

72. La mangouste recherche le général

Auteur(s) : Sassine, Williams

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

1 Fichier(s)

Citer cette page

Sassine, Williams, 72. La mangouste recherche le général, 1993/08/02

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 21/09/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/3416>

Texte de l'article

Transcription

N° 72, 2 août 1993 : « La mangouste recherche le général »

Je revenais d'Abidjan comme d'habitude depuis quelques temps. Ma résidence surveillée avait été levée, grâce à la volonté de certains journalistes qui ne travaillent ni à la RTG ni au Lynx. Mais comme on le dit, nul n'est prophète chez soi. (ED : *démenti du Lynx dans carton jaune du 14 juin 93, réaction du Pen international dans le n°69 du 12 juillet*).

Dans mes bagages, il y avait une défense d'éléphant, juste pour la présenter à un bon dentiste comme docteur Aribot, afin qu'il la taille, la morcelle pour remplir la bouche de dents. Si docteur Aribot connaît bien son boulot, ça me ferait 50 kg de prothèse, à peu près mon poids normal quand je suis mouillé, soit la masse de Fory Coco quand il était à sec, il y a à peine dix ans. Depuis il s'était élargi. Seule la tête lui était restée fidèle, pas du tout jaloux du nez qu'elle porte.

J'avais également glissé dans mon sac une mangouste. Pas un mangouston, l'alcool qui réchauffe, mais l'animal qui adore les reptiles. Avant mon départ, on m'avait proposé un carré, et dans ce carré il y avait autant de serpents que de

partis dits d'opposition.

Sidim la Basse Cour suprême, seul aurait pu leur expliquer qu'un guinéen mordu n'était pas un bon Guinéen.

Donc ma mangouste était dans mon sac, pour aider Plat-Tô, notre gros ministre à se débarrasser de certains douaniers ou douanières, palpeurs à volonté. Il en restait un certain nombre, même si ce nombre n'était pas certain. Un peu comme le « recensement » de l'inévitable et interminable La Gomme. Dans l'avion je disais à mon animal : « Dès que tu vois un doigt, croque-le, juste pour une question d'égalité. Tu sais avec ces guinéens aux longs doigts... Comme il y a 6 millions de guinéens et poussières, les poussières étaient plus nombreuses que le reste, ma mangouste ne mourrait pas de faim. Comme nos pauvres petits chimpanzés transplantés qui écriront peut-être un jour leur « cahier de retour au pays natal » à la façon du Césaire. C'est bizarre on trouve toujours une sexpatriée avec son overdose d'humanité, s'offrant plutôt à la virilité d'un gorille jusqu'à l'étouffement, qu'au charme d'un enfant des poubelles. Mais le Christ lui-même l'a dit : « Le royaume des cieux appartiendra aux pauvres... » ou quelque chose comme ça.

Le saint homme avait dû penser à la Guinée contemporaine en formulant sa promesse. Sékou Touré et Lansana n'ont fait que l'appliquer. Les braves hommes ! 90 % des guinéens étant pauvres, il faut les envier de vivre un jour au paradis. Certains des compatriotes y étaient tellement qu'ils choisissent « la courte maladie ». Les autres voteront à coup sûr pour Fory Coco qui les aide à s'appauvrir un peu plus chaque jour. Quand je pense que les partis d'opposition passent leur temps à nous promettre la prospérité, la paix, le bonheur ! S'ils réalisent leur programme, nous sommes foutus pour le paradis céleste !

En bon Lynx, j'essayais de voir encore plus loin, dans le taxi qui me ramenait chez Marco Polo. Le problème c'est qu'il pleuvait et qu'on venait de voler le pare brise du véhicule. Mais le chauffeur était optimiste : quand il me vit sortir ma brosse à chaussures pour m'essuyer la figure.

- Patron je suis tranquille maintenant ! Avant je ne dormais pas, ou plutôt je dormais dans ce tas de truc, de machin, si vous voulez, j'ai du plastique noir qu'on peut placer à la place. Il commença à freiner. Je l'arrêtai.

- Mais comment tu vas faire pour voir après ?

- Patron, ce n'est pas grave. La police ne nous verra pas.

Une façon comme une autre de voir les choses.

Il était philosophe, mon chauffeur. Je réussis à le convaincre que mieux vaut être vu vivant que mort. Il haussa les épaules.

- Patron, je suis sûr que vous n'êtes pas guinéen et que vous venez d'arriver !

Il traversait une plaque (sic : flaque) d'eau de dix mètres de longueur. Deux ou trois piétons nous maudirent ce qui le fit rire.

Ce sont des anciens dignitaires du Pédégé me dit-il entre deux hoquets. Ces gens là nous alignaient sous la pluie, il n'y a pas longtemps.

Il vira à droite, un train s'annonçant il fonça à travers les rails.

- Patron moi je n'ai pas peur d'un train. Il y a six mois il a tué ma petite sœur.

Je repris ma brosse à chaussures pour m'es-suyer cette fois ci à cause de ma frousse. D'un air contenu, je lui demandai :

- Tout à l'heure tu m'as dit que je ne suis pas guinéen et que je venais d'arriver. Pourquoi ?

Il s'était engagé entre deux cyclistes. Il sortit un bras et repoussa celui de gauche. Le pauvre chercha à retrouver son équilibre, mais en zig-ziguant. On entendit un bruit de chute peu après. Je n'osais pas me retourner.

- Patron ce n'est pas grave ! Tu as l'air bien nourri avec un joli teint. J'ai une autre sœur, elle veut des types bien comme vous ! Si vous voulez, on passe à la maison et j'arrange tout rapidement.

- Elle n'est pas malade au moins ?

- Patron, est-ce que je peux vous présenter une sœur malade ? Elle ne boit même pas. Elle ne fréquente que les blancs qui lui paient du champagne. Elle ne demande pas d'argent, mais du champagne et des blancs. Tous les touristes de Novotel et du GHU la connaissent.

Je fis un petit calcul rapide pendant qu'il faisait semblant de ne pas entendre un coup de sifflet. Dans les deux hôtels, une centaine de blancs par semaine. Soit 5200 par an. Depuis 10 ans elle devait jouer à l'amour qui passe. Soit 52000 clients étrangers, sans compter les jaunes et les noirs. Mais comme disait Einstein tout est relatif.

- Patron, je vous jure, elle ne se laisse pas faire facilement. Souhaitons qu'elle accepte de sortir avec vous.

Il commençait à virer, quand je redressai la direction de force.

- On continue sur le goudron, lui ordonnai-je. Moi je n'aime que le goudron parce qu'il n'y en a pas beaucoup.

Il parut réfléchir et me jeta un coup d'œil surpris.

- Je n'ai jamais vu ça, patron. Un patron qui n'aime pas les femmes, mais le goudron !

A Poly où on ne m'a appris que ce que je savais, on aurait dû.

On arrivait heureusement chez Marco Polo. Je verrai la famille plus tard. Comme je m'y attendais, on m'accueillit en héros, porté sur les épaules de Marguerite la baleine. Un peu humiliant pour un homme, mais si la sœur du taximan avait pu supporter dans sa vie, le poids de 52000 gaillards, (à peu près l'équivalent de 4 millions de tonnes de corps) pourquoi m'en faire ? J'étais un héros chez Marco Polo, injurié et montré du doigt ailleurs, enterré vivant. Mais, je m'en foutais comme Fory Coco de tout, et je respecte le reste dont personne ne veut.

Dès que la baleine me déposa, ma conférence de presse commença. Ceux qui viennent régulièrement chez Marco Polo, n'ont jamais vu le marché du quartier. Ils naissent, grandissent et meurent sur place.

- Est-ce que Abidjan, c'est loin ?

- Abidjan n'est pas sur le même continent que Conakry.

- Tu as vu le vieux Houphouët ?

- On jouait au ballon ensemble

Ma conférence se poursuivit un moment, en pointillés entre la vérité et le mensonge, jusqu'à l'instant où je brandis soudain un billet de 10 000 FCFA. On me l'arracha, je n'étais plus intéressant.

- Ça peut faire combien de francs glissants ? Demanda Marco Polo.

- C'est comme si tu voulais comparer le caca et l'or dit l'intellectuel de Poly devenu taximan.

- Pas de politique ici, reprit Marco en empochant le billet qui ne glisse pas.

- Je ne veux pas d'histoire. Bon maintenant qui veut quoi ?

Il s'en foutait Marco. Ce n'était pas son argent.

- Est-ce qu'on a donné les résultats du Brevet et du Bac ? demandai-je

C'est comme si j'avais demandé les résultats de nos ex-prochaines élections présidentielles. On fit semblant de ne pas m'avoir entendu.

J'avais par inattention (sic : ouvert) mon sac de voyage. Qu'est-ce que je cherchais ? Je ne m'en souviens plus. Ma mangouste bondit, observa tout le monde,

avec de petits cris, se dirigea vers une poubelle. Elle ne pouvait pas « comprendre » une poubelle guinéenne. Zana, un « fou » avait bien prédit quelques mois après le NON de 1958, qu'un pays sans poubelles nourricières était un pays foutu. Malheureusement, ma mangouste n'était pas encore née.

Elle s'en alla, avec un regard désolé sur notre compagnie.

- On dirait qu'elle se dirige vers l'aéroport, fit Diarra le boutiquier en faillite.
- Je crois qu'elle cherche à retourner à Abidjan, dit Marco Polo.

Deux chiens tordus, plus maigres qu'un os, essayèrent de la poursuivre. On les fit rebrousser chemin à coups de cailloux. Ils n'avaient qu'à aller mordre les affameurs des déflatés.

C'est dommage ! Je voulais que ma mangouste rencontre le général.

- Le général lui, c'est Taylor qu'il cherche.

Williams Sassine

Description & analyse

Auteur de l'analyse Degon, Elisabeth

Contributeur(s) Degon, Elisabeth (collecte et saisie)

Éditeur(s) de la fiche Degon, Elisabeth

Auteur(s) de la transcription Degon, Elisabeth

Informations générales

Langue Français

Cote *Le Lynx*, n° 72

Présentation

Date [1993/08/02](#)

Genre Documentation - Presse

Mentions légales

- Avec l'aimable autorisation des ayants-droits
- Avec l'aimable autorisation des ayants-droits (pour les collections, les items et les fichiers)
- Fiche : Elisabeth Degon, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la fiche Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Elisabeth Degon](#) Notice créée le 30/07/2019 Dernière modification le 16/09/2025